

Société, environnement et représentation binaire de l'espace en pays mossi (Burkina Faso)

YVELINE DÉVÉRIN

LE PAYS DES MOSSI (on écrit aussi *Moose* ou *Mose*) occupe le centre du Burkina Faso, dans une zone de savane et de forêt claire dégradée. Les Mossi sont organisés en différents royaumes et empires, particulièrement le Yatenga (capitale : Ouahigouya) et son grand rival méridional le Mogho (capitale : Ouagadougou). La présente étude porte sur le Mogho dont l'empereur, le *Mogho Naaba*, est généralement considéré comme le chef de tous les Mossi.

La société mossi est caractérisée par une organisation sociale traditionnellement binaire, comprenant :

— d'une part les « gens de la terre », nommés *Nioniose*, autochtones, titulaires du pouvoir de communication avec les forces occultes, prêtres de la terre, maîtres des vents ;

— d'autre part les « gens du pouvoir », nommés *Nakomse*, titulaires de la force (*panga*) et du pouvoir politique et militaire (*naam*). Ces derniers sont en fait des envahisseurs venus du sud-est à partir du ^{xv}e siècle et qui ont véritablement absorbé les populations autochtones. Les rapports et fonctions sont complémentaires, faits de crainte et de respect de part et d'autre. Les deux populations sont confondues en une seule culture mossi.

À cette organisation sociale binaire répond une représentation binaire de l'espace et ce, quelle que soit l'échelle à laquelle on se place. La dualité de l'espace permet ainsi, grâce à un jeu de miroirs, une mise en abîme infinie allant de la concession familiale à l'ensemble de l'Afrique de l'ouest.

L'espace est toujours double, constitué de deux domaines complémentaires : une partie « civilisée », mise en valeur, utilisée et maîtrisée par l'homme ; et un espace de réserve appartenant au monde sauvage, magique, et sur lequel la partie civilisée peut s'étendre indéfiniment. Cette conception duelle de l'espace politique n'est pas vraiment originale, ce qui l'est, c'est que dans le Mogho, on la retrouve à toutes les échelles d'analyse : de la concession au village, du village au royaume, du royaume au continent.

Terre des hommes et terre des génies : deux mondes complémentaires

Le village (*tenga*) est constitué de deux types d'espaces : d'une part l'espace occupé et mis en valeur, domaine des hommes et d'autre part la « brousse », terre des génies et du monde occulte.

— Le village habité, construit par les hommes, forme un paysage classique de concessions, paillotes et champs de cases parsemés de karités (*Butyrospermum parkii*). Ce qu'on appelle « village » en français n'a aucun sens ici. Le village est une entité coutumière, ayant à sa tête un chef (*naaba*). L'entité paysagique est le quartier (*saka*) formé d'une série de concessions plus ou moins éloignées, généralement jointives par les champs de cases, et ayant à sa tête un chef intrônisé par le chef du village.

— À cet espace humanisé s'oppose (en le complétant) la brousse (*weogo*) qui est avant tout un espace de réserve dans lequel on ouvre les champs. Cette brousse est elle-même constituée de deux sous-ensembles. *Puogo* est l'espace des champs cultivés ou en jachère. C'est la brousse, mais bien connue des hommes, utilisée par eux et où il n'y a guère de place pour les génies. C'est le monde de la « culture » dans les deux sens du terme. Au contraire, *weraogo* (textuellement, « la brousse mâle ») est la grande brousse, la brousse éloignée, monde des génies, du monstre « *buninda* » mangeur d'hommes et de viande crue. C'est le refuge des *kinkirse* (sing. *kinkirga*, sorte de lutins traditionnellement désignés par « génies » en français) depuis que, selon la légende, les hommes les ont chassés des villages. C'est le lieu de tous les dangers, le lieu du non-civilisé par excellence. C'est un espace de réserve qui permet aux hommes d'étendre leur influence (et leur civilisation). C'est le monde de la « nature ».

Ainsi monde sauvage et monde des hommes s'opposent-ils, quelle que soit l'échelle à laquelle on se place au sein du finage. Cette opposition ne doit pas cacher la grande complémentarité des lieux. Le village est par définition la création des hommes. Cette création est politique par la chefferie et paysagique par la mise en valeur. L'influence des hommes s'étend en auréole autour des habitations, c'est avant tout le monde de la civilisation.

Le monde civilisé, espace dominé

Le village est non seulement le lieu de la civilisation matérielle mais aussi l'endroit où s'exerce le *moore*, terme qui désigne non seulement la langue des Mossi, mais aussi leur façon d'être. Il faut en effet prendre en compte l'importance du rapport chefferie-village. C'est par la chefferie et donc par le village que les Mossi *Nakomse* (envahisseurs) ont réussi à dominer les *Nioniose* (population autochtone aujourd'hui complètement intégrée à l'ensemble de la culture Mossi). La conquête s'est faite essentiellement sur le principe de chefferie de compensation : lors d'une succession, le candidat évincé demande à l'empereur une autre chefferie. Il part ainsi fonder un nouveau village (Dévérin-Kouanda, 1992). Le principe du rapport *Nioniose / Nakomse* est fait, comme pour l'espace, de rivalité et de complémentarité. Aux *Nioniose* les forces de la terre, le pouvoir chthonien, les fonctions sacrificielles, aux *Nakomse* le pouvoir politique (*naam*) et la force (*panga*) : l'organisation et la « civilisation ». C'est cette dernière qui a permis, moyennant un partage des tâches entre « gens du pouvoir » et « gens de la terre » (Izard, 1985) d'organiser la mise en valeur du terroir. Ainsi, Ouagadougou, capitale de l'empire, est-elle également désignée par « *Panghin* » c'est-à-dire littéralement « là où est la force ».

Le monde connu est le monde sécurisant. C'est le monde de la civilisation, les autres étant des « sauvages » désignés en *moore* par « *gurunsi* » qui pourrait être traduit exactement par « barbares » au sens grec du terme. C'est également le monde où *ego* est connu. La structure de l'espace se calque alors sur celle de la société.

Un proverbe mossi traduit particulièrement bien cette conception de l'espace et de la société : « *Il y a une biche qui court avec douze flèches dans le corps et une biche qui est morte avec une seule flèche* ». L'explication de ce proverbe

apparemment énigmatique est la suivante : la biche morte était loin de chez elle, au contraire de la biche blessée de douze flèches. Si je suis en terre inconnue, au moindre problème, on ne peut rien pour moi, je suis isolé, donc vulnérable. Une seule flèche me tue. En revanche, si je suis dans un endroit où l'on me connaît, même en cas de grosse difficulté (douze flèches), il me suffit de dire qui je suis, quelqu'un interviendra pour moi. Je peux donc affronter sans dommage des périls beaucoup plus grands. « Connaître » revêt ici un sens exclusivement social. Ce qui me protège est le fait qu'on peut me situer par rapport à la collectivité et en particulier dans un lignage déterminé. Cela ne signifie en aucun cas qu'on puisse savoir qui je suis en tant qu'individu. On ne doit au contraire jamais se laisser connaître par les autres. Le grand danger de celui qui est dans un endroit où on ne le connaît pas socialement est qu'il risque d'être conduit à se dénuder psychologiquement : il devient alors doublement vulnérable.

L'espace civilisé est avant tout l'espace où je me trouve. Il est défini par rapport à moi. C'est mon quartier, lieu de sécurité absolue par opposition aux autres quartiers qui sont toujours des lieux plus inquiétants. Dans ces derniers, on peut toujours être la proie de sorciers inconnus (alors qu'on a la possibilité de se méfier des sorciers de son propre quartier). Ceci est d'autant plus grave que le « sorcier » est non pas un magicien, mais un homme qui vit du souffle vital d'autrui. Être la proie d'un sorcier met donc directement en danger de mort. On se méfiera également des habitants des autres quartiers qui risquent toujours d'être jaloux d'une personne prospère et de vouloir s'en venger en utilisant les sorts ou les empoisonnements. Mais l'ensemble de mon village (au sens de collectivité mais aussi du territoire sur laquelle cette dernière exerce son autorité) est l'espace où je n'ai rien à

craindre par rapport au village voisin qui représente un lieu inconnu et plein de dangers.

On comprend mieux pourquoi il est si dramatique de devoir quitter le village lorsqu'on en est banni. On est alors non seulement seul au monde (la collectivité refusant toute aide) mais encore soumis à tous les dangers du monde extérieur.

Le monde inquiétant n'est donc pas seulement le monde que je ne connais pas ou que je connais mal, mais surtout le monde qui ne me connaît pas et où je n'ai pas de statut. On peut alors se demander comment les Mossi ont pu concilier cette conception du monde étranger, monde de tous les dangers, avec leur continue migration.

Le monde sauvage, espace de réserve

C'est que ce monde étranger est avant tout le Mogho. De façon significative, le terme désigne à la fois le royaume mossi, le monde dans son ensemble et la brousse, la terre non cultivée. Le monde est fait de l'espace dominé par les hommes (Mossi et donc civilisés) et d'une réserve immense où cet espace peut s'élargir. La conquête et la migration sont donc indissociables de cette conception du monde.

Cet espace sauvage est l'endroit où l'homme civilisé n'a pas encore pu établir son emprise. C'est un monde certes inquiétant, mais c'est aussi un monde où il peut installer la civilisation. L'image de la brousse dans tous les contes et proverbes est à cet égard édifiante. C'est toujours le lieu des dangers, de la magie, du monde sauvage, non dominé, où tout peut arriver.

Le conte traditionnel du « mariage de Poko » (texte rapporté par A. Bruyer 1987) traduit bien cette conception. Notons que le prénom de Poko (de *puugha* : les entrailles) désigne la femme mossi par excellence, comme Raogo (mâle) est le prénom masculin mossi de référence. Poko vit au village et épouse un inconnu.

C'est le premier danger : on ne se lance pas dans une telle entreprise sans prendre des informations sur le prétendant, d'autant que la femme doit toujours suivre son mari. Le mari demande à manger dans la case des animaux, ce qui est déjà un indice de non-humanité. Lorsqu'il emmène sa femme chez lui, il quitte peu à peu les apparences humaines pour redevenir le *Buninda* qu'il était initialement. Il commence par rendre sa peau lisse au baobab auquel il l'avait empruntée. Cet arbre est avant tout l'arbre de l'homme. C'est sur lui que s'opère une partie des transferts de mauvais sorts ou de maladies, c'est lui qui a la peau lisse, or le « lisse » est, dans la culture mossi, une des marques de la civilisation et de la raison par opposition au sauvage et au fou. On peut ajouter à ces considérations purement culturelles le fait que, sur le terrain, le baobab est la marque des implantations humaines. Là où il y a des baobabs, c'est que des hommes ont été implantés. Là où il n'y a plus de baobabs commence le monde totalement sauvage. Le terme *toega* désigne d'ailleurs aussi bien le végétal *Adansonia digitata* que l'idée de frontière, de limite (Dévérin-Kouanda, 1992). Le lieu où Poko arrive ensuite est un lieu où toutes les marques de la sauvagerie, telle qu'elle est conçue par les Mossi se retrouvent, bien au delà de l'aspect hideux du *Buninda* (manchot, unijambiste et pourvu d'une seule narine). On y mange de la viande humaine au même titre que le gibier. Le monde de la brousse est celui où l'homme ne compte pas plus que l'animal. Le village est au contraire celui où l'animal est la « chose » de l'homme. Cette viande est consommée crue et c'est Poko, venue du monde civilisé, qui introduit la cuisson. Même isolé, perdu, le Mossi a une mission civilisatrice. L'autre est ici sauvage par ignorance (du feu) et non par goût. Lorsque Poko se sauve, elle réussit à mettre des obstacles définitifs entre le monde sauvage et celui du village, grâce à l'aide d'une vieille femme à qui elle a accepté

de frotter le dos. Ce geste de Poko qui prend le temps de respecter une vieille femme alors qu'elle-même est en danger suppose le respect de la vieillesse (alors que sa mère, âgée avait été tuée par la famille de son mari). C'est par son réflexe de civilisée que Poko est sauvée. En effet, la vieille femme lui donne des objets magiques : un œuf, un arbuste et une pierre ronde, qui, jetés à terre, deviendront respectivement marigot, buisson (*kaongo* : *Acacia pennata*) et colline (*tanga*). Ces trois éléments sont traditionnellement, dans tous les villages mossi, des lieux magiques, lieux de communication entre les génies (*kinkirse*) et les hommes. Ce sont des lieux d'échange, de contact mais aussi de protection : c'est grâce à eux que Poko a pu rejoindre son village saine et sauve. L'homme ne peut vivre qu'en se conciliant les forces occultes de la brousse.

Poko a jeté ces objets assez loin de son village pour se protéger. L'espace « sans danger » progresse donc d'autant. La brousse qui séparerait le village de ces nouveaux lieux magiques devient à son tour un espace humanisé. La limite de la brousse dangereuse est repoussée jusqu'à ces obstacles/contacts. L'homme peut sans crainte s'étendre sur l'espace de réserve qu'est la brousse, pourvu qu'il s'en concilie les mystères. La brousse est donc un espace sauvage ne demandant qu'à être humanisé (c'est-à-dire conquis), c'est un espace de réserve où on peut sans cesse s'étendre. L'espace mossi est extensible. Un autre problème est de savoir s'il l'est indéfiniment.

L'extension du Mogho

Avant d'être un paysage, le village est donc une organisation politique, une collectivité organisée. Celle-ci se définit en négatif : c'est ma présence qui fait la « non-brousse ». Tout « ailleurs » est « la brousse ». La brousse est, par définition un lieu non approprié, non mis en valeur, sauvage, n'attendant que mon vouloir

et ma civilisation ; le terme ne renvoie pas à un paysage ou à une formation végétale. Sa définition n'est pas visuelle, mais sociale, voire politique (au sens premier du terme). Cette définition devient universelle, « ailleurs » est toujours « la brousse », « là où je suis », la « non-brousse ». Tout lieu est donc « la brousse » de quelque-part.

Cette conception peut aller très loin. Ainsi, on désigne par *paweogo* (litt. « Celui qui est resté en brousse ») ceux qui sont en Côte-d'Ivoire, y compris à Abidjan. C'est qu'Abidjan est « la brousse » lorsqu'on est en terre mossi, même s'il s'agit du village le plus perdu. En effet, Abidjan appartient au monde extérieur, monde sauvage (barbare au sens grec du terme), terre d'extension. À preuve de cette « non-civilisation », ceux qui y sont restés longtemps sont perçus comme ayant des mœurs de « sauvages » ou incongrues à leur retour. Si Ouagadougou n'est pas la « brousse », ce n'est en aucun cas parce que c'est une ville ou la capitale du pays, mais parce que c'est « *Panghin* », là où est la force, lieu de résidence du Mogho Naaba, capitale du Mogho et donc lieu de la civilisation par excellence.

Le Moore distingue en effet deux types de migrants : ceux qui sont partis « en brousse » pour ne plus revenir, *paweogo* (*pa*, rester, au sens de mourir) et *kosweogo* (*kos*, durer, rester longtemps), ceux qui reviennent souvent. La différence tient dans les liens conservés avec le village d'origine. Le *paweogo* est celui qui est mort en brousse, cette mort pouvant n'être que sociale. Dans tous les cas, qu'on soit parti dans un village voisin ou dans un pays éloigné, dans une plantation de Côte-d'Ivoire ou à Abidjan, on est parti « en brousse », c'est-à-dire dans un lieu où la « civilisation » est absente. Ceux qui reviennent souvent gardent le lien culturel mossi et ne sont pas « perdus » ; en revanche ceux qui sont partis définitivement ont adopté les mœurs de la terre d'accueil, sont « morts » (*paweogo*). Le terme désigne ainsi, non pas ceux

qui sont morts en Côte-d'Ivoire (mais pouvaient avoir gardé le lien culturel et être donc « *kosweogo* »), mais ceux qui, revenant de Côte-d'Ivoire, semblent avoir oublié le moore : le terme désigne en effet, non seulement la langue des mossi, mais aussi la culture, la façon d'être, les coutumes et règles de comportement des Mossi.

Cette conception de la migration permet au *kosweogo* de partir sans « quitter le village » pouvu qu'il reste fidèle au *moore*, au sens de façon d'être des mossi.

Ainsi, l'espace est conçu comme extensible à l'infini, constitué d'un noyau « civilisé » pouvant sans cesse s'étendre sur le monde sauvage et ce, quelle que soit l'échelle à laquelle on se place. Cette conception est une clef de la compréhension de la géographie mossi. Le Mogho est bien le monde, constitué de *Panghin* et d'un espace de réserve dont les limites varient en fonction de là où je me trouve (Ouédraogo, 1986). Ne nous méprenons pas : lorsqu'on part « en brousse », on emmène avec soi un peu de « civilisation » qu'on vient implanter. On fera tout pour ne pas risquer d'être la biche morte avec une seule flèche. M. Benoit (1982) a bien montré comment se faisait la colonisation dans les terres du Bwamu. L'un part, puis il fait venir ses parents, puis d'autres, et c'est enfin un véritable village, essaim issu du village d'origine dont il porte d'ailleurs le nom et garde les structures sociales et politiques (sur la conquête par essaimage, voir Dévérin-Kouanda, 1992), qui vient occuper les terres du sud-ouest. « *Au début de notre installation, on pensait que si les gens ne venaient pas, on allait partir ailleurs car on ne peut rester seul dans la brousse* » ; « *Quand quelqu'un est malade, tout le monde a peur [...] aujourd'hui, ce problème ne se pose plus* ». Ce comportement est diversement perçu par les accueillants : « *le malentendu vis-à-vis de la nature est flagrant. [...] Pour l'un, une potentialité est à respecter alors qu'elle n'est pour l'autre qu'un obstacle à éliminer. Une brousse est pour le premier*

un capital de terre, une zone de chasse ou de cueillette, pour l'autre, un espace "sauvage" à défricher et à humaniser » (Benoit, 1982).

Le flou qui entoure le concept de Mogho (à la fois territoire mossi et espace de brousse non défriché) est révélateur. La limite n'est pas politique, mais humaine. Tout territoire connaissant une implantation mossi devient ainsi un appendice du Mogho. Cela est inscrit jusque dans les coutumes. Ainsi, il est de tradition, lorsque le Mogho Naaba meurt, de piller les marchés et magasins, sous prétexte que « *le pays est gâté* ». Si l'application de la coutume en terre mossi s'explique, elle peut surprendre lorsqu'on apprend qu'il y a eu des troubles à Abidjan et Bamako lors des pillages qui suivirent la mort de Naaba Kougri en 1982 (Hilou, 1991). Tout s'explique si l'on considère que ces deux capitales font partie de la brousse (*weogo*) du Mogho.

Si on peut être tenté, dans un premier temps, de faire le parallèle géographique entre gens de la terre et terre des génies, d'une part, et gens du pouvoir et terre des hommes, d'autre part, il devient vite évident que ce parallèle doit se situer ailleurs que dans l'espace. La conception de l'espace est « extensive ». Si la conception de l'espace traduit la représentation de la société, en revanche et au contraire de ce qu'un esprit occidental serait tenté de penser, il n'y a aucune superposition géographique possible. Il n'y a pas de territoire de *Nakomse* s'opposant à un territoire de *Nioniose*, mais bien au contraire, complémentarité et fusion au sein d'un même espace mossi.

Cela va bien au-delà du parallèle espace / société : il s'agit véritablement d'une pensée du double, plus exactement du double complémentaire. Le *Buninda*, être sauvage par excellence, a une seule narine, un seul bras, une seule jambe. Le sauvage serait donc celui qui vit dans l'unique ; le civilisé vivant dans le double et le double complémentaire : la main droite peut se contenter de ne faire que les « bonnes choses » uniquement parce que la main gauche se charge des tâches négatives.

BIBLIOGRAPHIE

- Benoit (M.), 1982. *Oiseaux de mil : les Mossi du Buamu (Haute-Volta)*. Mémoires Orstom n° 95, Orstom, Paris, 117 p.
- Bonnemaïson (J.), 1992. « Le territoire enchanté. Croyances et territorialités en Mélanésie ». *Géographie et cultures*, 3 : 71-87.
- Bruyer (A.), 1987. *Que font en brousse les enfants du mort ? Morphologie et rituel chez les Mossi*. Thèse de 3^e cycle en ethnologie, EHESS, Paris, 374 p.
- Dévérin-Kouanda (Y.), 1992. *Le corps de la terre. Moose de la région de Ouagadougou : Représentations et gestion de l'environnement*. Thèse de doctorat, Université de Paris 1, 3 vol., 688 + 115 + 135 p.
- Izard (M.), 1985. *Gens de pouvoir, gens de la terre ; les institutions politiques de l'ancien royaume du Yutanga (bassin de la Volta Blanche)*, Cambridge Univ. Press / Ed. de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 585 p.

FILMOGRAPHIE

- Hilou (A.D.), 1991. *Les funérailles et l'intronisation du Mogho Naaba*, Cinafric.
- Ouédraogo (I.), 1986. *Yam Daabo (Le choix)*. Coopération Française, DCN Burkina.